

Andrea Abreu
LA SŒUR QUE J'AI TOUJOURS VOULUE



« L'un des romans les plus visionnaires
et inventifs de l'année. »

EL PAÍS

La sœur que j'ai toujours voulue

Andrea Abreu

La sœur que j'ai toujours voulue

Traduit de l'espagnol (Canaries)
par Margot Nguyen Béraud

L'Observatoire

*La traductrice remercie chaleureusement Dominique Béraud
pour sa lecture à voix haute de la version originale
dans son intégralité, et Mateo Pierre Avit Ferrero
pour sa précieuse petite enquête lexicale.*

© Andrea Abreu, 2020

This work was originally published in Spain by Editorial Barrett
in 2020 (represented by Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.)

ISBN : 979-10-329-1811-1

Dépôt légal : 2022, janvier

© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2022
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À Lucía Díaz López,
la sœur que j'ai toujours voulu avoir*

Tellement culottée, tellement pas froid aux yeux

Comme un chat. Isora vomissait comme un chat. Kofkofkof et le vomi dégringolait dans la cuvette des toilettes pour être absorbé par l'immensité du sous-sol de l'île. Elle faisait ça deux, trois, quatre fois par semaine. Elle me disait j'ai super mal là, et elle me montrait le milieu de son buste, pile sur l'estomac, avec son gros doigt foncé, avec son ongle qu'était comme rongé par une chèvre, pis elle vomissait comme on se lave les dents. Elle tirait la chasse, baissait le couvercle, et avec la manche de son sweat, quasi toujours le blanc à motif pastèques avec des pépins noirs, elle essuyait ses lèvres et elle recommençait. Elle recommençait toujours.

Avant elle faisait jamais ça devant moi. Je me rappelle le jour où je l'ai vue vomir pour la première fois. C'était à la fête de fin d'année, y avait plein de nourriture. Dès le matin tout avait été installé sur les tables de notre classe, collées les unes contre les autres, avec des nappes en papier par-dessus. Y avait des cheetos, des munchitos, des risketos, des conguitos, des gaufrettes roses, des mini-sandwiches au pain de mie, des biscuits au citron, des meringues, du fanta, du clipper, du sevenup, du

jus d'ananas, du jus de pomme. On jouait aux bourrées dans la classe, Isora et moi, on titubait bras dessus bras dessous comme deux maris qu'avaient fait cocues leurs femmes et qui regrettaient.

La fête s'est finie et on est allées à la cantine, où y avait encore plus de nourriture. Les dames nous ont servi du porc avec des patates et du maïs à la sauce mojo¹, le plat préféré d'Isora. Quand on est passées avec notre petit plateau métallique, notre petit pain et notre petit verre d'eau croupie (qu'on suspectait être du robinet, même si sur l'île on pouvait pas en boire), avec nos couverts et nos yaourts Celgán, les dames de la cantine nous ont demandé si on voulait du mojo rouge ou du mojo vert, Isora a répondu du rouge et moi j'ai pensé qu'est-ce qu'elle est culottée, du mojo rouge, elle a pas peur que ça pique, pas peur de manger des trucs de grands, et moi je veux être comme elle, tellement culottée, tellement pas froid aux yeux.

On s'est mises à table et on a commencé à manger aussi vite que les gars qui se laissent glisser sur les planches en bois aux fêtes de San Andrés. Mais en bas de la pente y avait pas de pneus pour amortir. Des traînées de mojo dégouлинаient sur nos mentons, nos tresses grasses trempaient dans l'assiette, nos dents étaient pleines de petits bouts de maïs et d'origan, de chiure de colombe, comme Isora appelait la nourriture entre les dents. Et pendant qu'on avalait, moi je ressentais déjà de la tristesse comme une déflagration, du chagrin au creux du ventre, la bouche sèche comme après avoir mangé du lait en poudre touillé avec du

1. Condiment traditionnel canarien accompagnant de nombreux plats, la sauce mojo se prépare avec de l'huile d'olive, de l'ail, du cumin, du sel, du poivron vert ou rouge séché, de la coriandre fraîche, parfois aussi de la tomate et du persil, le tout écrasé au mortier. Si les variantes sont nombreuses, chaque foyer conserve souvent son pot de mojo maison (vert et/ou rouge) au réfrigérateur, prêt à l'emploi. [*Toutes les notes sont de la traductrice.*]

gofio¹ et du sucre. Cet été on allait pas pouvoir quitter le quartier, la plage était loin. On était pas comme les autres petites filles qu'habitaient dans le centre du village, nous on vivait dans la forêt.

Isora s'est levée de sa chaise et elle m'a dit shit, viens on va aux chiottes.

Je me suis levée et je l'ai suivie.

Je l'aurais suivie jusqu'aux chiottes, jusqu'au bord du volcan, j'aurais penché la tête dedans pour voir le feu endormi, pour sentir le feu endormi du volcan à l'intérieur de mon corps.

Et je l'ai suivie, sauf qu'on est pas allées aux chiottes de la cantine mais à celles du premier étage, là où y avait personne, là où on disait qu'y avait le fantôme d'une petite fille qui mangeait les crottes des élèves qui trichaient pendant les contrôles.

J'ai fait pipi et je me suis écartée pour laisser ma place à Isora. Elle a fait pipi aussi et, après avoir remonté son pantalon, après que j'ai vu sa fougoune poilue comme une fougère qui pousse dans la forêt, elle s'est penchée au-dessus de la cuvette, elle a tendu l'index et le majeur et elle les a fourrés dans sa bouche. J'avais jamais vu un truc pareil. Même si en vrai j'ai rien vu non plus cette fois-là. Faut dire que je m'étais tournée vers le miroir. Je l'ai entendue tousser comme une bestiole affamée, j'ai vu mes gros yeux, deux poings qui se reflétaient dans la glace. Ma tronche de trouille, de trouille qui me mordait la peau de l'intérieur, la gorge d'Isora en feu et moi qui faisais rien.

J'ai écouté son vomi.

Dans ma tête j'ai imaginé son médaillon de la Vierge de Candelaria pendre à son cou, pendre au-dessus de l'eau qui finirait par emporter tout ce qu'elle avait rendu.

1. Farine brune de céréales grillées (maïs, blé, seigle...) moulues à la pierre, le gofio est un aliment préhispanique connu pour ses propriétés nutritives (minéraux, fibres, protéines) et populaire sur toutes les îles des Canaries. Il se consomme de nombreuses manières, sucré ou salé, mélangé à du lait, du bouillon de légumes ou de poisson, ou encore dans des desserts.

Juste un chouïa

Doña Carmen, vous en faites de la soupe Maggi, de la en sachet ? Isora a demandé à la vieille. Non, mon enfant, pourquoi donc ? Ma grand-mère, elle dit que la soupe Maggi, c'est de la soupe de pute. Ah ça mon enfant, j'en sais trop rien. Moi ma soupe je la fais avec mes poules. Doña Carmen était dingue mais gentille. Quasi tout le monde la méprisait pasque comme disait mémé, celle-là elle était pas toute seule dans sa tête. Doña Carmen oubliait presque tout, elle passait des heures à marcher en récitant des prières que personne connaissait et elle avait un chien qu'avait les dents du bas qui dépassaient de sa truffe, qui dépassaient comme des dents de chameau. Bâtard, corniaud, oust, du balai ! qu'elle lui disait. Des fois elle lui posait gentiment la main sur la tête, d'autres fois elle lui gueulait pssshhhtt allez oust, pssshhhtt maudit chien ! Doña Carmen oubliait presque tout mais c'était une femme généreuse. Elle aimait bien qu'Isora vienne lui rendre visite. Elle habitait en dessous de l'église, dans une maisonnette en pierre peinte en blanc, avec une porte peinte en vert, des vieilles tuiles couvertes de mousse, de lézards et de vieilles semelles de souliers ramenés de Caracas, Venezuela, et aussi des *verodes*¹ hauts comme des

1. Plante grasse endémique des Canaries, aux tiges charnues et aux feuilles vert vif ; le *verode* peut atteindre 1,5 mètre de hauteur.

petits arbres. Doña Carmen oubliait tout sauf comment éplucher les patates, ça elle savait faire, en spirale et en les prenant sur le côté avec son couteau au manche en bois, la peau faisait comme un énorme collier. Doña Carmen préparait des œufs au plat avec des frites pour le goûter. Isora lui rapportait des patates et des œufs de l'épicerie de sa grand-mère et doña Carmen en gardait toujours un peu pour le goûter d'Isora. Elle en gardait toujours pour le goûter d'Isora mais si j'étais là elle m'en donnait à moi aussi. Elle m'en donnait mais doña Carmen m'aimait pas autant qu'elle aimait Isora, ça je le savais bien. Isora savait parler aux vieilles. Moi je faisais qu'écouter ce qu'elles disaient. Vous voulez un petit café, mes enfants ? J'ai pas droit de boire du café, je lui ai répondu. Moi oui, un chouïa, a dit Isora. Juste un chouïa. Pour elle, toujours juste un chouïa. Elle goûtait à tout. Un jour elle avait même mangé de la pâtée pour chien de l'épicerie pour voir comment c'était. Elle goûtait à tout et après s'il fallait elle vomissait. Moi j'avais la trouille que mes parents sentent mon haleine de café et qu'ils me punissent, mais Isora jamais. Même pas si sa grand-mère la menaçait de lui foutre une torgnole. Elle pensait qu'on avait qu'une seule vie et qu'il fallait goûter un chouïa de tout dès qu'on en avait l'occasion. Un peu d'anisette, mon enfant ? Juste un chouïa. Juste un chouïa. Juste un chouïa, elle disait.

Isora a bu la dernière goutte de café au fond de la tasse de doña Carmen et, ni une ni deux, elle a tendu le bras pour attraper le miniverre que la vieille avait rempli d'anisette de cuisine. Isora a roté, elle a roté au moins cinq fois de suite. Et après elle a baillé. À ce moment-là doña Carmen l'a attrapée par le menton et elle a regardé ses yeux, ses yeux verts comme du raisin. Elle farfouinait dans ses yeux humides comme on extrait l'eau douce des galeries souterraines. La vieille s'est affolée : mon enfant, tu sais si quelqu'un t'envie ? Isora est restée immobile. Pourquoi, doña Carmen ? Qu'est-ce qui se passe ? Mon enfant, tu as le

mauvais œil : Jésus-Marie-Joseph cours vite chez Eufracia te faire croix-signer. Et préviens ta grand-mère, elle s'y connaît, qu'elle te fasse donner une prière.

Quand on a passé la porte de chez doña Carmen le feuilleton de cinq heures avait commencé. À cette heure-ci, une énorme nappe de nuages se posait sur les toits des maisons du quartier. Ils passaient plus *Passion des faucons*, maintenant c'était *La Femme dans le miroir*. L'héroïne était la même actrice que Gimena dans *Passion*, mais Isora et moi on l'aimait moins. C'était en juin, dans le quartier y avait pas encore les guirlandes en papier de couleur pour les fêtes et il restait pas mal de temps avant qu'on les installe. Par la fenêtre de l'entrée chez doña Carmen on pouvait voir la mer et le ciel. La mer et le ciel comme une seule et même chose, la grosse pâte grise de d'habitude. C'était en juin mais ça aurait pu être n'importe quel mois de l'année, n'importe où dans le monde. Ça aurait pu être dans un village de montagne au nord de l'Angleterre, un lieu où on verrait presque jamais le ciel dégagé et complètement bleu, un endroit où le soleil serait qu'un vieux souvenir. C'était en juin et ça faisait juste une journée que l'école était finie, mais moi je sentais déjà cette fatigue énorme, cette tristesse de nuages bas au-dessus de ma tête. Ça ressemblait pas à l'été. Mon père travaillait dans le bétépé et ma mère faisait des ménages dans les hôtels. Ils travaillaient dans le sud de l'île et des fois ma mère allait aussi faire des ménages dans les gîtes ruraux de notre quartier, juste à côté de la maison, dans le Sentier de l'Âne. Ils partaient tôt dans le Sud et ils rentraient tard. Isora et moi on restait enfermées là-haut dans ce bout de village et de pins et de rues escarpées. C'était en juin et je ressentais déjà la tristesse. Et maintenant, maintenant la peur aussi.

Quand on a passé la porte de chez doña Carmen un asticot m'a traversé la gorge. Cet asticot noir qui me disait qu'un jour

j'avais envié Isora. J'aimais la couleur de ses cheveux et celle de ses bras. J'aimais son écriture. Ses g à queue géante qu'empêchaient de comprendre ce qu'y avait d'écrit sur la ligne du dessous. J'aimais ses yeux et tout un tas d'autres choses. J'enviais sa façon de parler aux grandes personnes. Elle était capable de couper une conversation et de dire nan, Moreiva c'est la fille de Gloria qu'habite dans le tournant, pas celle de l'autre Gloria. J'enviais ses petits seins ronds et mous comme des bonbons au sucre blanc, même si elle, elle les aimait pas. Et pasqu'elle avait déjà eu ses règles et qu'elle avait des poils à la foufoune. Isora avait une forêt de poils noirs durs et piquants comme le faux gazon des gîtes ruraux. J'enviais sa cartouche de gameboy qu'un de ses cousins informaticien qui vivait à Santa Cruz lui avait piratée. Je l'enviais pasque sur sa cartouche elle avait Hamtaro et que moi j'adorais jouer à Hamtaro.

Isora avait pas de mère. Elle vivait avec sa tante Chuchi et sa grand-mère Chela, la patronne de l'épicerie du quartier. Qu'elle ait pas de mère, ça c'est sûr que ça me faisait pas envie. À ce moment-là ce qui me faisait peur, en vrai, c'était qu'on lui raconte que c'était moi qui lui avais jeté le mauvais œil. Chela, la grand-mère d'Isora, elle croyait beaucoup à ces trucs-là. Si jamais elle apprenait que j'avais fait ça à sa petite-fille, elle me démonterait la tête. La grand-mère d'Isora était une grosse femme moustachue. Grosse, moustachue et avec un sale caractère. En vérité elle s'appelait Graciela, mais tout le monde l'appelait Chela de l'épicerie. Elle était très croyante et très grossière. Tellement croyante qu'on l'appelait aussi Chela la sainte. Chela la sainte, vu que tout son temps libre, c'est-à-dire pas grand-chose, elle le passait à prier et à parler au curé et à décorer l'église avec des feuilles de langue de belle-mère et des fougères qu'elle cueillait devant chez elle, et aussi des branches d'arbre de pluie, une pluie de pompons blancs qui

tombaient du ciel. Mis à part ça, la grand-mère d'Isora adorait expliquer aux petites filles des choses sur la grosseur. Ou plutôt sur la minceur. Pour être mince faut manger une plus petite portion, qu'elle disait, pour être mince faut manger moins de frites, une frite égal deux patates sautées, ces petites connes feraient mieux d'arrêter de manger des sucreries, je m'en vais lui filer du martinet à cette gamine, qu'elle arrête de bouffer toutes ces saloperies, moi je te l'ai mise au régime celle-ci, vu comme elle commence à enfler, pasque si je la laisse faire elle me mettra sur la paille, ça bouffe, ça bouffe des bonbecs et ça grossit comme une vache, slurpslurp et après ça a la chiasse et ça passe trois jours sur le trône comme les piafs, slurpslurp et après je dois me la fader qui dégobille, la mioche dégobille tout et elle a la chiasse, et après elle rebouffe et elle rechie et elle redégueule pis elle s'enfile des laxatifs comme des bonbecs et elle rebouffe et elle rechie et elle rechie et elle redégueule, cette cochonne, pis quand elle est constipée au point qu'on penserait que même une paille lui passerait pas le derrière qu'elle s'enfile des suppositoires pour aller chier encore. Elle va me tomber malade celle-ci, elle va me tomber malade à force de bouffer autant cette gamine, cette fille du diable.

Isora détestait sa grand-mère de toutes ses forces. À l'école elle avait appris que bitch ça voulait dire pute, et depuis, dès que sa grand-mère lui disait apporte ses œufs et ses patates à doña Carmen, va réclamer l'argent à unetelle, va livrer ses deux barquettes d'ailes de poulet à l'autre, ses quatre pains, ses deux cents grammes de gouda, ses deux cent cinquante de fromage de chèvre, sers un morceau de gelée de goyave à la dame, et un sac de pommes de terre, monte-lui ses crevettes, encaisse le touriste, toi qui parles anglische, moi je parle que chrétien, Isora lui répondait oui, bitch, j'y vais, bitch, d'accord, bitch, tout ce que tu voudras, bitch, merci, bitch, autre chose, bitch ? Alors sa

grand-mère la regardait d'un air méfiant et Isora lui disait que bitch, ça voulait dire mémé en anglais.

Chuchi aussi travaillait à l'épicerie. Chuchi, la tante d'Isora, la deuxième fille de Chela. Tout le monde l'appelait Chuchi mais personne connaissait son vrai prénom. Chuchi avait les yeux verts comme Isora, mais avec dedans des espèces de taches de café renversé sur du blanc. Comme le café au fond de la tasse. Chuchi était grande, mince, avec de longues jambes, squelettique, sèche. Elle ressemblait pas à Isora sauf pour les yeux. Personne l'avait jamais vue avec un homme et elle avait pas d'enfants. Chuchi aussi était du genre toujours fourrée à l'église, sauf que son rêve à elle c'était pas de devenir sainte, comme sa mère, mais vendeuse. Pendant un temps elle avait vendu du maquillage, des crèmes pour la figure, des shampooings et des savons aux habitantes du quartier. Elle y allait habillée en secrétaire, avec une veste verte, comme ses yeux verts, et une jupe verte, comme les yeux verts d'Isora, et des bottes marron à talon carré et une mallette avec les catalogues Avon pour présenter ses produits porte à porte. La mère disait aux gens que sa fille se bousillait la santé à force de faire comme les vieilles putes, à battre le trottoir.

On est montées par la route en passant devant l'épicerie. Isora s'est pas arrêtée pour parler à sa grand-mère. Où c'est que vous allez ? Vous êtes pas bien à l'intérieur ? nous a crié Chela derrière son comptoir blindé de clients. Elles sont bonnes qu'à traîner dehors celles-là ! Isora a continué de monter la côte l'air de rien. Moi je l'ai suivie en regardant Chela et Chuchi. Chuchi coupait de la charcuterie la tête penchée en écoutant les sermons de Chela, comme avec un poids suspendu à son col, un faucon posé sur ses omoplates, la présence écrasante de sa mère. Viens, on va chez Eufracia pour qu'elle me fasse la prière, faut pas que la bitch le sache, m'a dit Isora. Mon asticot

noir est revenu. Moi je savais plutôt pas grand-chose sur le mauvais œil. Je savais juste que les bébés, quand ils sont encore rouges et chauves et moches et sans dents et la tête pleine de croûtes, on leur met un ruban rouge sur leur poussette à cause des mères et des grands-mères qu'ont peur. Les mères et les grands-mères qu'ont les foies, les foies du mauvais œil, disait mémé. Si on regardait les bébés trop longtemps dans les yeux ou qu'on leur disait trop de gentilleses, du genre ouh mais qu'il est mignon, que Dieu le protège, que Dieu le garde, quel âge il a ce petiot, mais qu'il est chou, les mères et les grands-mères se raidissaient pire que la patte d'un mort. Quand mémé voyait un nouveau-né, la première chose qu'elle faisait c'était le signe de croix en répétant que Dieu le garde et le bénisse des orteils jusqu'au nombril. Bon d'accord, des orteils jusqu'au nombril, et jusqu'en haut aussi, je me disais quand même. Et du coup je pensais que le mauvais œil ça se jetait dans cette partie du corps, la partie de la fofoune et des fesses et des poils de jambes que je voulais que ma mère me rase mais qu'elle me rasait pas. Isora et moi, on faisait beaucoup de trucs dans cette partie-là du corps, celle des orteils jusqu'au nombril. La partie de la fofoune, surtout. Alors je me disais que le mauvais œil ça avait peut-être un rapport avec ça. Mais j'ai fermé mon clapet et je l'ai pas dit, j'ai fermé mon clapet et on a continué à marcher.

quel malheur, elle répétait comme en s'étouffant, je t'en prie va dire à ta maman de te fabriquer un petit frère, ah mon enfant, comment c'est possible, pourtant moi je leur dis toujours aux jeunes que la mer c'est le diable mais eux ils y vont quand même ils font pas attention et ils se jettent des rochers, ah mon enfant, c'est pas permis un tel malheur, alors la vieille m'a attrapé la main et elle m'a mis son rosaire dedans, tiens mon enfant, prie Dieu Notre Père qui toujours nous apporte Son aide, dégage Simpson fous le camp, elle a dit sans s'arrêter de monter la côte.

Chuis restée là assise sur les marches devant l'épicerie. J'ai fermé le poing et par un petit trou je voyais le rosaire briller dans le noir. Ma main a commencé à trembler très fort mais je savais pas bien pourquoi. J'ai remonté la route vers chez mémé et ma poitrine s'est mise à me faire mal comme si on m'avait planté une machette dedans. Arrivée au niveau de chez le cousin de mémé y avait personne pour arracher les mauvaises herbes, personne pour traiter, personne pour ramasser les pommes de terre. Un chevreau a pleuré au loin. Les nuages sont descendus très vite sur le flanc d'El Amparo. J'ai senti un relent de merde de chat qui venait des champs. Je me suis arrêtée en plein milieu de la route. Mon cœur battait tellement vite que j'ai cru qu'il allait exploser. Je me suis retournée et j'ai regardé la mer et le ciel, la mer et le ciel qu'avaient l'air d'être la même chose. Mais au lieu de continuer à monter, chuis redescendue. Chuis repassée devant la maison du cousin de mémé, celle des hormosessuels, celle de Melva, celle de Conchi, et je me suis retrouvée devant l'épicerie. Simpson s'est levé des marches à l'entrée et il m'a suivie en courant. J'ai continué à descendre et j'ai dépassé le centre culturel, qu'était fermé aussi. Y avait Gaspa en train de pisser dans les coins au niveau du bar et il a rejoint Simpson. Au bar non plus y avait personne. On est passés devant l'église. Y avait les guirlandes en papier

de couleur accrochées au-dessus de la place. Elles étaient plus belles que jamais, brillantes et tremblantes dans l'air comme des petits personnages effrayés. Bleu jaune blanc, bleu jaune blanc. On est arrivés devant la maison de doña Carmen et le chien pourri de la vieille est sorti. Il nous a aboyé dessus. J'ai continué à descendre. J'entendais les chiens tictictictic marcher derrière moi, comme en procession. Ils me suivaient pareil que la fois où ils voulaient du gâteau d'Isora. Mais moi j'avais rien dans les mains. Le rosaire d'Eufracia je savais même plus où il était, si ça se trouve je l'avais balancé sans m'en rendre compte. D'abord une, deux, pis ç'a été les dernières maisons du quartier que j'ai laissées derrière moi. J'étais jamais allée aussi loin à pied. Au fond, tout en bas, le soleil de septembre a commencé à éclairer. Les premiers rayons ont transpercé les nuages comme un couteau qui venait d'en haut. On est passés devant une maison avec des vieux enclos pleins de fleurs de sorcière, les fleurs orange qu'ont l'air fausses. On voyait plus de nuages gris ni de brume ni de pluie, juste le soleil qui tapait sur mon front. J'ai regardé derrière moi. On voyait le quartier sous une couche de brouillard noir et compact. La pointe du volcan dépassait au-dessus du clocher. On a continué à avancer. Deux heures, trois heures ont passé. Tout était devenu scintillant et chaud, et là tout près on voyait la plage.

Les chiens aboyaient.

Le soleil cognait sec.